

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Henri FRANIERE

L'apostolat des humbles

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1907, tome 9, p. 33-36

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

L'apostolat des humbles

(Suite)

Cicéron proposait aux Romains épris d'idéal, comme but de la vie, de rendre à la cité romaine son antique vigueur en y ramenant par leur action, les mœurs antiques et les antiques institutions tempérées, améliorées, animées d'un esprit nouveau, (de Republica, Somnium Scipionis). A l'instar des Romains nous avons aussi une cité à restaurer et cette cité est encore Rome ; non pas la cité des Césars, symbole de la force brutale, mais la Rome des papes, centre de la religion, Rome, c'est-à-dire la foi catholique. A la réhabilitation de celle-ci ce ne sont plus quelques patriciens privilégiés qui sont invités mais se sont tous les catholiques, et ainsi l'appel de Cicéron, en passant par 20 siècles de christianisme au contact duquel il a puisé ce caractère de solidarité universelle à lui inhérent, s'est répercuté dans la grande devise du pape glorieusement régnant « Omnia instaurare in Christo ! ». Sans doute la doctrine catholique, parce que divine, n'est pas susceptible de perfection intrinsèque ultérieure et ce n'est pas dans ce sens que la « restauration dans le Christ » a besoin de nous, mais c'est à la diffusion de cette doctrine, à l'expansion de son empire dans les âmes par les moyens propres à notre temps, qu'on nous convie. Pour répondre à cet appel nous avons signalé l'apostolat de la parole écrite ou parlée, mais l'efficace de ce ministère ne présuppose-t-il pas celui de l'exemple ? On ne saurait en douter. C'est pourquoi notre devoir primordial

est dans l'accomplissement intégral des préceptes de notre religion, dans la perfection de soi-même. Ce mot d'action chrétienne, — parce que à son avis trop passif, — est la pierre d'achoppement de la jeune génération catholique. On est jeune, on a un besoin fébrile d'agir et l'on ne pense pas qu'avant de vouloir conformer la vie de ses semblables aux vérités de la foi, il conviendrait d'y conformer la sienne. L'apostolat de l'exemple est-il d'ailleurs passif ? Nous ne le croyons pas puisqu'il n'y a pas d'action plus salutaire. En effet l'exemple attire irrésistiblement ; on peut le comparer à l'aimant pour sa puissance attractive et les lois communes qui les régissent. L'exemple n'influe pas seulement sur les personnes qui partagent les croyances de l'exemplaire mais souvent il agit plus sûrement sur les personnes qui lui ont le moins d'affinité, qui dans le domaine des convictions religieuses lui sont plus opposées, de même que dans les pôles aimantés, ce sont les pôles de nom contraire qui s'attirent.

Dans les environs de 1800, le catholicisme se mourait en Allemagne. Banni de la vie publique, il l'était à plus forte raison de la littérature et des arts. L'impie Goethe qualifiait de « monstrueuses » les œuvres imprégnées de christianisme et les clouait au pilori sous le poids de son prestige. On ne parlait plus de l'Homme-Dieu mais des divinités de l'Olympe. Sur ces entrefaites, un humble peintre Overbeck, imbu lui aussi des préjugés de son siècle, prenait le chemin de Rome pour se perfectionner dans son art. A Rome il rencontra la grâce ; ses yeux s'ouvrirent à la foi, puis, sans défaillance, il fit acte formel de « papisme » au grand scandale de l'Allemagne. Overbeck passa outre. Il vivait à Rome, retiré, partageant son temps entre la prière et la peinture. Or, il advint que l'élite de l'Allemagne lettrée courut se ranger à l'école du « papiste » et dans l'espace de quelques années plus de 30 des plus grands artistes allemands se convertirent à l'exemple du

maître. (*) Par eux le catholicisme rentra en Allemagne si bien que l'on a pu dire avec quelque raison que sans Overbeck, l'Allemagne n'aurait peut-être pas eu son Winthorst, ni son admirable « Centrum ». Voilà l'exemple !

Il est juste de faire la part du talent mais bien que notre action ne puisse être ni si effective ni si profonde, il ne reste pas moins acquis que nous pouvons quelque chose. « L'exemple d'un seul officier chrétien fait *tache d'huile* dans un régiment » disait le général de Sonis ! Et cela se conçoit, car il se dégage de tout bon exemple un enseignement, un stimulant et toujours un reproche. Un enseignement qui dit ce qui est à faire, d'où, ce qu'il faut éviter ; un stimulant puisque nous pouvons ce que peut un de nos semblables ; un reproche qui excite les volontés lâches et rebelles

Là où les paroles les plus éloquentes échouent, l'exemple triomphe, surtout si cet exemple n'est pas passager, occasionnel, mais habituel, permanent de chaque jour et s'il revêt ce cachet discret, insinuant, sympathique que la piété communique à tout ce qu'elle inspire. Cette force persuasive de l'exemple est un fait qu'atteste le sens empirique le plus rudimentaire : que de fois prêts de succomber n'avons-nous pas été retenus par une parole, un geste, un regard ou la seule présence d'une personne pieuse ?

La force moralisatrice de l'exemple est puissante et nous ne croyons pas que l'histoire du christianisme renferme une page plus riche et plus parlante que celle de l'exemple.

Disons-nous comment s'exerce l'apostolat de la vertu par l'exemple ? C'est bien simple : par l'accomplissement intégral de son devoir de catholique. Pas n'est besoin de

(*) Voici, d'après G. Goyau, quelques noms de convertis :

Vogel, Louis Schnorr de Carelsfeld, Platner, les deux Schadow, Gottfried, Klinkowström, Frédéric Muller. Andreas Achenbac et l'artiste bâlois Emile Linder. etc.

recourir à l'extraordinaire. Faisons notre devoir dans toute la franchise et l'abandon de notre foi. Peu d'hommes ont exercé sur leurs semblables une action plus profonde que le « Poverello d'Assise. » De nos jours encore tous veulent le connaître, tous prétendent le comprendre : les artistes, les dévots, les ascètes, les hommes d'action se le disputent. Pourquoi cette sympathie universelle ? Parce que saint François fut un homme de devoir jusqu'à l'épuisement, une âme intransigeante dans l'application pratique de son christianisme ; il fut, selon un grand catholique contemporain (G. Goyau) « large, familial, universellement sympathique, universellement aimant ; il fit comprendre par sa personne elle-même, que l'intransigeance n'éteint point le rayonnement, que l'ascétisme n'amortit point l'éclat du sourire... et la gaieté des Alléluias. »

C'est en suivant son programme que nous ressusciterons son atmosphère autour de nous. Tenons-nous sur le terrain du devoir et agissons. N'attendons pas comme certains, ce grand homme qui pacifiera les esprits, rétablira l'ordre social.

Rêve insensé ! Dieu nous fait entendre qu'en toutes choses son dessein est autre. A chacun de nous de prendre avec une virile énergie la défense de nos intérêts les plus sacrés, de porter notre part de remède aux maux dont l'humanité souffre et de préparer ainsi un avenir meilleur. En dehors de l'effort personnel point de panacée, il n'y a que des chassés-croisés.

HENRI FRANIÈRE